

gé de lui. Pendant sept mois de l'année, il est rare qu'on exige du laboureur plus de douze heures de travail par jour, et c'est à peu près ce que la force d'un homme peut supporter ; mais il y a des occasions où il lui devient nécessaire de travailler plus longtems, telles que les semailles, la fenaison et la récolte des grains. Ce surcroît de travail, exigé dans une saison, peut être compensé par plus de bon-temps ou loisir dans une autre, pendant les mauvais temps, par exemple. Il est du devoir du laboureur de conduire ses chevaux avec discernement et douceur, non seulement pour l'amour, en considération des chevaux, mais encore pour la bonne exécution du travail. Il doit encore être attentif au bien-être de ses chevaux et les tenir nets. On ne donne jamais aux laboureurs des emplois de confiance, et n'ayant à répondre que de l'entretien et du soin de leurs chevaux, il n'y pas une classe de serviteurs plus indépendante. Le maître ou l'homme d'affaire ne devrait pas montrer de partialité pour un laboureur en particulier, quand tous font également bien leur ouvrage. On voit pourtant, dans quelques parties du pays, l'usage odieux et blâmable de mettre les laboureurs à l'ouvrage dans un ordre de préséance maintenu d'une manière si stricte que les hommes vont aux champs et en reviennent dans le même ordre, les mouvemens de l'un d'eux, fait chef ou conducteur, guidant ceux des autres. Si le chef est un homme lent, les autres ne doivent pas le devancer d'un pas ; s'il est prompt à l'ouvrage, il faut qu'ils le suivent du mieux qu'ils peuvent. Ainsi, en même temps que son activité ne donne pas un ouvrage bien fait, à l'exception du sien, sa lenteur arrête l'activité des autres laboureurs. C'en doit être assez pour induire les cultivateurs à renoncer d'un coup à cette pratique, et à mettre tous leurs laboureurs sur le pied de l'égalité. Je n'ai pas tardé à m'appercevoir des mauvais effets du système et j'y'ai renoncé sur ma ferme. Quand un laboureur montre plus d'habileté que les autres, on l'honore assez en lui donnant à exécuter les sortes d'ouvrages les plus difficiles, tel que le rayonnage ; et cette préférence n'est pas mal vue par les autres laboureurs, parce qu'ils savent aussi bien que le maître, qu'il l'emporte sur eux en savoir-faire.

*Laitière.*—Les devoirs de la laitière sont bien définis : c'est une servante domiciliée à

la maison de ferme. Son principal devoir est, comme son nom l'implique, de traire les vaches, de soigner le lait, dans tous ses états, d'élever les veaux, et de faire du lait qu'elle trait de vaches, lorsqu'elles n'alaient plus, du beurre et du fromage. Les autres domestiques l'aident ordinairement à traire les vaches et soigner les veaux, lorsqu'il y a un grand nombre des unes et des autres. S'il arrive que des agneaux perdent leurs mères, la laitière les nourrit de lait de vache, jusqu'à ce qu'il soit temps de les sevrer, et les envoie ensuite au parc. Si au temps où les brebis agudlent, quelques-unes manquent de lait, la laitière remplit de lait doux et chaud les bouteilles du berger, pour qu'il le fasse boire aux agneaux. La laitière trait aussi les brebis, après que les agneaux sont sevrés, et fait du fromage avec le lait des brebis. Elle donne ses soins à la volaille, recueille les œufs journellement, soigne les poulets, jusqu'à ce qu'ils soient en état de trouver eux-mêmes leur nourriture, les fait entrer au poulailler le soir, et les en fait sortir le matin. C'est la laitière ordinairement, quand il n'y a pas de ménagère, qui prépare la nourriture des moissonneurs et qui fait leurs lits. Il faut donc que la laitière soit une personne active, soigneuse et entendue.

#### *Sur les Branches de la Science les plus applicables à l'Agriculture.*

Je crois en avoir dit assez sur les meilleurs moyens d'acquérir dans les circonstances actuelles, une connaissance parfaite de la pratique de l'agriculture ; il me reste présentement à indiquer les branches de la science qui sont les plus capables d'éclairer l'esprit de l'éleveur, de manière à lui faire comprendre plus aisément la pratique de l'agriculture, et peut-être que j'exciterai une surprise générale, en disant qu'il n'est pas d'art aussi étroitement lié à autant de branches de la science que l'est l'agriculture.

Dans le fait, on peut considérer l'agriculture comme une des sciences expérimentales, puisque les principes en peuvent être démontrés par les résultats de l'expérience, bien que les cultivateurs n'aient pas encore entrepris de déduire des principes de leur pratique. La nécessité d'une telle déduction est sans doute d'autant moins urgente, que l'économie rurale est ordinairement suivie comme un art purement pratique, et la facilité de la suivre ainsi avec succès rend natu-